

# LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant

## UBU EST MORT ? VIVE UBU !

**JÉRÉMIE LE LOUËT MONTE AVEC LA CIE DES DRAMATICULES UN UBU ROI SAIGNANT, SANS TROP DE SOUCI D'UNITÉ. IL EN RETROUVE LA PITRERIE ET LA BRUTALITÉ, LA VERDEUR ET L'AUDACE.**

« Une sorte d'enculage ou, ce qui revient au même, d'immaculée conception » disait en substance Gilles Deleuze de sa conception de l'histoire de la philosophie. « Je m'imaginai arriver dans le dos d'un auteur et lui faire un enfant qui serait le sien et qui serait pourtant monstrueux. » Jérémie Le Louët fait pareil sort à l'histoire du théâtre, qu'il prend à revers, dépoussiérant *Ubu*, qu'il monte dans le dos de l'auteur.

Tiens, qui est-il l'auteur ? Le metteur en scène malicieux se plaît à rappeler que le jeune Alfred Jarry n'y est en réalité pas pour grand-chose. Et d'ailleurs, pour presque rien : il n'aurait pas écrit une ligne *Des Polonais* – titre initial de la pièce. S'il est bien l'instigateur de la farce représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1896, les auteurs de ce morceau de bravoure burlesque sont Charles et Henri Morin, des amis du jeune lycéen. On imagine aisément les étudiants potaches croquer leurs professeurs chenus, mués en doctes boursouffures, composant une sanglante partition à sauts et à gambades, piquant ici du latin de cuisine appris la veille et là un fragment d'histoire mal ingurgité. C'est un prof de physique, M. Hébert, qui donne la forme au Père Ubu, devenu l'andouille métaphysique en chef pour la postérité.

Là où l'ensemble de ses compères ont cherché l'unité d'une pièce qui a abdiqué toute ambition de dramaturgie réglée, Jérémie Le Louët renoue lui avec l'explosion initiale d'une comédie vengeresse de jeunots facétieux. Son parti est pris : l'esprit de préférence à la lettre – c'est-à-dire aussi dans le ciel des lettres, *Ubu* ne brille pas par son grand style, disons plutôt une comète littéraire dont la tête est dada et la queue surréaliste.

### CE BRASIER D'HUMOUR ET DE VIOLENCE.

Par où commencer ? Un prof minable, membre de l'Association des amis de Jarry tente une explication préliminaire, dans sa veste en velours poussiéreuse, remplaçant Jarry dans l'histoire du théâtre mondial et français, en cherchant l'unité et la folie protocolaire... Les étudiants dans la salle se bident. Suit un pétard mouillé expressionniste où le « merdrrrrre » emphatique traîne en longueur, avec pose et effets de manche. Mais les palotins de service n'ont pas même le temps d'assommer leur auditoire (moi, en l'occurrence) qu'ils sont sortis sans trop de ménagement, par Jérémie Le Louët qui déboule de la salle sur le plateau.

Et ainsi la pièce débute, vraiment cette fois. Il tabasse l'Ubu de pacotille, prend sa place et lui vole sa gidouille – grande idée – qu'il jette au loin. Foin d'artifices et de préciosité, on dégrossit le mammoth théâtral, pas de respect pour Ubu ; il mérite mieux ! La Compagnie des Dramaticules s'attelle à le déridier avec obstination. Pas de coulisses ni de décors massifs : tout est à vue, sans tricherie de bout en bout.

Après *Affreux, bêtes et pédants* – une satire franche du monde culturel français, dont on peut craindre que le message ait été trop bien reçu par les édiles et les premiers intéressés –, Jérémie Le Louët enfonce le clou avec les formes, poursuivant la démolition initiée par Jarry. Du théâtre à coups de marteau, qui cogne les mystificateurs de tout poil. Sus aux boursoufflés, à la trappe les imposteurs ! Ubu est mort ? Vive Ubu.

**CÉDRIC ENJALBERT – LESTROISCOUPS.COM – DÉCEMBRE 2014**